

A woman with her hair in a bun, wearing a strapless dress made of many rings and chains, covering her face with her hands. The background is a solid dark color.

Carmen Mariscal

La esposa esposada /

L'épouse menottée

Les menottes totémiques

François Vitrani

*La peinture ne reproduit pas le visible,
elle rend visible.*

Paul Klee

Dans ce qui fut la Maison de Charcot, il n'est pas surprenant que la souffrance des femmes puisse être représentée.

L'artiste mexicaine Carmen Mariscal y totémise l'immense tribu des femmes menottées : leurs robes de mariées, confectionnées à l'aide de réelles menottes, inventent de manière brutale la réalité.

Octavio Paz a dit que la biographie des poètes c'est leur œuvre. La biographie des femmes c'est l'œuvre de Carmen Mariscal.

Les formes qu'elle propose sont saisissantes pour rendre compte de l'invisibilité des femmes, qui, comme celle de la lettre volée, est en évidence sous nos yeux mithridatisés.

Sa forme agit comme un révélateur dont Christine Frérot, curatrice de l'exposition, analyse les composantes et les significations, de son œil exercé et précis.

Quand Freud, élève de Charcot, hanta ces lieux mêmes où Carmen Mariscal expose, il n'avait certainement pas imaginé que son art totémique serait d'enfreindre ce qui reste, si bien cadenassé, tabou.

Devenir invisible¹

Christine Frérot

¹ Christian Bobin, *Le mariage est encore la meilleure façon pour une femme de devenir invisible*, La folle allure, 1995.

La première exposition de l'artiste mexicaine Carmen Mariscal (Palo Alto, Californie, 1968) à la Maison de l'Amérique latine s'inscrit dans le fil de préoccupations qui, depuis des années, renforcent la posture d'une femme-artiste sensible et engagée dans les multiples voies d'une cause féminine qu'elle aborde dans une douce radicalité. Mémoire familiale et vie personnelle, conscience sociale issue d'une réflexion en prise directe avec l'actualité, autant de sources qui irriguent pleinement son œuvre et en fondent l'aspect narratif. D'abord peintre, elle enrichit depuis longtemps son travail photographique avec d'autres techniques et d'autres matériaux. Elle construit ses installations en associant des objets qu'elle réalise elle-même ou dont elle confie la fabrication à des artisans ; elle utilise aussi des objets existants qu'elle détourne et qui servent métaphoriquement son propos comme dans ses derniers travaux.

De la démesure, parfois, mais sans excès outrancier, un engagement qui se sert de la métaphore ou du symbole pour faire prendre conscience et réfléchir plutôt que de soumettre le spectateur à une violence directe, physique (ou psychique), cherchant la provocation ou l'incitant à la rébellion ou à l'insoumission. Telle est l'œuvre de Carmen Mariscal, à la fois critique et sensible, esthétique et poétique, liée à une affectivité à fleur de peau accompagnée de solides convictions où s'expriment l'attention et la tendresse de l'artiste pour les thèmes qu'elle privilégie dans la durée. C'est dans cet esprit que Carmen Mariscal a choisi comme axe réflexif de son travail créateur la condition de la femme en tant qu'épouse et mère. En 1997, à Mexico, son arrière-grand-mère lui offre, avant de mourir, sa robe de mariage et son journal : ce sera le déclic qui lui fera prendre conscience de la transmission générationnelle des traditions et des codes familiaux. Ce vêtement emblématique, la découverte de ces écrits lourds d'une intimité inavouée, révélatrice de souffrances, de blessures et d'aliénations, vont créer chez Carmen une émotion combattive déterminante et devenir le centre de son inspiration pour la série de quatre installations intitulée *La novia puesta en abismo* (La fiancée mise en abyme) et un livre d'artiste du même nom. Plus tard,

épouse et mère à son tour, elle va s'interroger dès 2003 sur ces nouveaux rôles dans la série intitulée *MATER-ia* (détails du visage, des mains et paupières fermées imprimées sur un mur décrépi et lézardé, comme pour matérialiser l'usure physique que provoque la maternité, même désirée), tout comme l'installation *Umbilicus* de la même année, largement autobiographique, où elle se met à nouveau en scène, utilisant son propre corps ou son visage comme modèles exclusifs pour aborder les questions qui la touchent et qui sont celles de la plupart des femmes. Dans cette installation, elle est photographiée debout, de face, les mains devant les yeux, et de son nombril sortent des fils qui la relient - l'attachent - à des bébés en verre transparent posés sur le sol et éclairés de l'intérieur.

C'est en partant de l'individuel pour aller vers le collectif que Carmen Mariscal a pensé sa dernière installation en mettant en scène son inquiétude à la fois intime et sociale sur la condition féminine dans le mariage. Les mots espagnols *esposa* (épouse), *esposas* (menottes) et *esposada* (menottée), coïncidence linguistique bienvenue pour son propos intellectuel revendiqué comme féministe², sont à l'origine de l'installation *La esposa esposada* (l'épouse menottée). Pour réaliser les photographies d'une vingtaine de femmes « portant » la robe de mariée constituée de plus de mille petites menottes en acier dans une forme qui rappelle les crinolines du XIXe siècle - véritables carcans pour le corps emprisonné dans des cerceaux de fer - elle a fait appel à plusieurs associations de femmes ayant souffert dans des situations conjugales difficiles ou d'exil forcé. N'ayant invité ni comédiennes, ni actrices habituées à être mises en scène et photographiées, elle souhaite par ce choix insuffler de l'affect et une plus grande véracité à ses images comme à l'ensemble du projet.

Les six photographies choisies pour l'exposition représentent des femmes et des attitudes corporelles différentes, des visages dont le regard nous interroge, des visages cachés (par la chevelure) ou qui se détournent, des visages-miroirs dans lesquels nous pourrions nous reconnaître, le buste et le reste du corps restant « emprisonnés ». Ce que l'artiste a voulu privilégier dans chaque photographie, c'est le type de relation que la femme établit avec la robe, les émotions, pensées, affects et troubles qui la traversent lorsqu'elle se retrouve un peu comme un « oiseau en cage » ; pour éviter que l'exigüité de cet « enfermement » volontaire et passager impose à chaque femme la même attitude, elle leur a laissée une (relative) liberté de mouvement, l'espace restreint dont

² Le *Museo de las Mujeres*, auquel appartient Carmen Mariscal, est un projet indépendant créé sur internet par Lucero González, photographe et vidéaste mexicaine. Son but est la visibilité des artistes femmes mexicaines dans l'art national depuis le XXème siècle. <http://museodelasmujeres.com>

elles disposaient leur permettant seulement de libérer les bras et la tête hors de la robe. Le défi était pour ces femmes de rejouer une situation malheureuse, même si elle était virtuelle ; de se remémorer la prison qu'étaient le mariage arrangé, voire forcé, les maternités subies, le déchirement de l'exil, autant de situations et de réactions diverses que pouvait réveiller dans la douleur la confrontation physique avec les aspérités autant matérielles que symboliques de cette robe de mariée-armure, non pour s'en protéger mais pour s'en libérer. J'ai pu assister à quelques séances de « pose » et voir les femmes s'y glisser, pour certaines, facilement, d'autres avec une certaine appréhension ; une minorité a refusé, ne voulant pas revivre la souffrance passée, trouvant l'expérience trop dure. Plusieurs d'entre elles, très à l'aise dans cette véritable gangue métallique, ont parlé de « thérapie », le rire leur permettant d'évacuer l'émotion ; revivre pour mieux oublier, exorciser le passé, le dédramatiser en le jouant, mais cette fois sous une forme performative, dans une situation inconnue et décalée pour elles, celle de l'expérience artistique vécue comme un exutoire. Le désir inconscient d'oublier cet enfer qu'a été leur vie antérieure, comme la distance imposée par ce contexte inconnu, incitant parfois certaines femmes à dire combien la robe était belle...

Les témoignages sonores enregistrés par Carmen Mariscal après la séance photographique ont permis d'incarner, dans leur âpreté, la souffrance de ces femmes qui pour la plupart souhaitant rester anonymes, ont choisi de ne pas montrer leur visage, de ne pas faire entendre leur voix et de modifier leur nom. En exprimant leur soulagement d'avoir pu se défaire de leurs situations malheureuses et d'en être enfin libérées, certaines d'entre elles ont cependant autorisé l'artiste à utiliser leurs témoignages mélangés à d'autres pour que l'on puisse aussi les entendre, comme pour évacuer la solitude de leur situation personnelle et leur permettre d'être ensemble pour mieux affronter une réalité brièvement revécue. Des fragments de ces récits entremêlés où le passé est toujours présent dans la mémoire de ces femmes constituent la bande-son qui accompagne l'installation ; elle nous rappelle combien leur destin, tragique et inéluctable, est partagé par de nombreuses femmes dans le monde.

Avec une implication totale, autant intellectuelle et affective que physique, Carmen Mariscal prépare en amont ses projets par des recherches, des lectures, des discussions. Outre la dimension formelle critique, il y a dans cette dernière expérience autant esthétique qu'humaine, une

dimension culturelle et politique, les femmes ayant accepté d'y participer étant originaires, en dehors de trois françaises, de pays étrangers comme la Syrie, le Pakistan, plusieurs pays d'Afrique noire et du Maghreb, le Mexique... où la condition des femmes n'est pas des plus enviables. La robe de mariée-cage métallique de Carmen Mariscal, symbole d'une contrainte éphémère et imposée, rappelle une réalité historique tangible comme celle des pieds bandés des Chinoises de l'Empire du Milieu et les anneaux des femmes-girafes de Thaïlande ou plus près de nous, le niqab noir d'Arabie Saoudite et la burqa bleue de l'Afghanistan, véritables « prisons » - imposées pour les premières au nom d'un critère de « beauté » -, où se confondent les notions d'effacement de l'identité féminine, avec celles d'exploitation humaine, de cruauté, de privation de liberté et de domination masculine ancestrale.

L'artiste n'a pas seulement utilisé des menottes, elle a aussi associé un autre symbole de l'oppression et de l'enfermement, le cadenas. Au Moyen Age, légende ou réalité, la « ceinture de chasteté » en métal devait cadenasser les femmes là où elles seraient tentées de pécher en l'absence de leurs époux. Aujourd'hui, le cadenas est devenu paradoxalement le signe de l'amour éternel sur les grilles du Pont des Arts³ quand il n'est pas utilisé dans des situations sexuelles sadomasochistes... Les cadenas en céramique exposés par Carmen Mariscal n'en sont pas pour autant désirables par leur blancheur immaculée, car ils sont pour elle des signes indiscutables qui évoquent l'emprisonnement, prolifèrent sur les toits de ses sculptures-maisons et en couvrent les murs. A la robe de mariée-prison s'ajoute la maison-prison, annonçant la matérialisation symbolique des pièges conjugal et domestique.

L'histoire d'une vie commence pour de nombreuses femmes avec cette fameuse robe de mariée, fétiche d'un bonheur annoncé, symbole d'une nouvelle vie dans toutes les cultures. Qu'elle soit blanche, noire ou en couleurs, c'est le rêve de toute jeune fille, l'espoir d'une vie nouvelle, le gage de la félicité pérenne, l'émancipation de la famille. Mais Carmen Mariscal voit la robe de mariée comme un leurre, un piège réel dont les femmes photographiées ont pu s'extraire non sans violences et sans drames. C'est au prix de leur libération des « chaînes de l'ordre naturel et divin »⁴ et de leur rupture avec ces « vies décousues »⁵ qu'elles ont pu, enfin, redevenir visibles.

3 Elles ont été retirées récemment menaçant la passerelle d'effondrement.

4 Celui du mariage tel qu'il est envisagé par la religion.

5 « Les liens du mariage n'empêchent pas les vies décousues ». Albert Willemetz











Extraits de témoignages

recueillis par Carmen Mariscal
à Paris en juin 2018*

Sophie, française, 32 ans, divorcée

On a du mal à réaliser que ce qu'on a souhaité, c'est devenu en fait une vraie condamnation... C'est difficile de s'en remettre, on est pleine de doutes. Après le déni, malgré l'espoir qu'on a pu avoir, il y a la honte, la colère, la déception. Mais heureusement, je me suis rendue compte que je pouvais m'en libérer.

Karima, algérienne, 46 ans, divorcée, 1 enfant

C'est vrai qu'une femme quand elle est porte sa robe de mariage, c'est fini pour elle. Elle s'est engagée dans une autre vie. Ça veut dire que cette vie représente un engagement, un enfermement. On doit être attachée à l'homme, à sa famille, on doit tout changer. C'est vrai qu'on est menottée.

On a peur des mots, on a peur de parler, que les gens parlent de nous, de nos frères, de nos familles. Les tabous sont toujours là, ça ne change pas. Un mariage chez moi, ce n'est pas vraiment moi qui décide, c'est mon père, mes frères, ma mère, c'est tout le monde.

Je ne veux pas me remarier parce que je ne veux pas me cadenasser. Je veux vivre libre. C'est comme si on sortait de la prison. La liberté des femmes vaut beaucoup de choses. La femme elle, peut vivre sans hommes. Mais l'homme ne peut pas vivre sans une femme, ce n'est pas possible. Voilà.

Assia, d'origine maghrébine, 41 ans, divorcée

Ce que j'ai ressenti quand je suis rentrée dans la robe, c'est d'abord un sentiment de légèreté, de bonheur, de joie... elle est magnifique cette robe, elle brille... Mais on s'aperçoit petit à petit qu'on est à l'étroit dans la robe, c'est étiqué, on étouffe, ça reflète vraiment pour moi le mariage. Donc il a fallu prendre une décision. La mienne, ça a été de m'échapper. Certaines vont choisir, et c'est leur choix, de rester, pour différentes raisons. Pour moi, quand l'équilibre est rompu, il faut absolument prendre son courage à deux mains

et s'orienter vers autre chose, pour justement retrouver cet équilibre et se retrouver soi-même.

...Pourtant, je me pose la question de savoir pourquoi je reproduis cette institution qu'est le mariage que je ne chéris plus puisqu'on est en 2018, qu'on peut vivre d'une autre façon, envisager une relation sans pour autant être menottée, sans pour autant appartenir à l'autre ou avoir ce sentiment que l'autre nous appartient parce que c'est ça aussi le mariage, ce qui fait frémir aussi bien l'homme que la femme, c'est ce sentiment d'appartenance. Mais ça équivaut quand même à une privation de liberté. Et malgré tout, je me vois dire à ma fille la même chose que m'ont dite ma mère et ma grand-mère « ne t'inquiète pas ma chérie, tu auras la plus belle robe au monde. »

Lisa, française d'origine indienne, 41 ans, en cours de divorce

Souvent je comparais mon mariage à ça : j'ouvrais les fenêtres, je voyais le soleil, je voyais la prairie... Puis un jour j'ai ouvert ma fenêtre, et il y avait un mur noir, tout noir, devant moi, que je n'avais pas vu. Je ne l'avais pas vu, je ne savais pas quand on avait construit ce mur, et en voyant cette robe, la violence que j'ai subie, ça m'a rappelé vraiment ça..., chaque petit cadenas était une parcelle de cette violence qui était entrée en moi, dans mon mariage... Chaque cadenas cousu comme ça... c'est devenu cette robe, cette cage. C'est très compliqué de se dire « tout le monde croit qu'on est bien, tout le monde croit qu'on est heureux » alors que notre souffrance est à l'intérieur, cachée.

Justine, ivoirienne, 37 ans, mariée, mère de 6 enfants

Le mariage en Afrique, ce n'est pas comme ici, comme en Occident. Là-bas pour le mariage on fait une petite cérémonie, on va te récupérer chez tes parents, on te prend, on t'envoie chez ton mari, on prend tes affaires, toutes tes affaires. Puis tu es avec ton mari, et c'est fini. Tu t'occupes de tes beaux-parents, de la famille, de ton mari. Aller voir tes parents, c'est très rare. Ici en Occident, j'ai vu un peu comment ça se passe, c'est très différent de chez nous.

Lina, syrienne, 36 ans

Chez nous la question de la virginité, c'est très très important, très sensible. Pour se marier, il faut être vierge. On respecte la tradition. On attend que le mari sorte, qu'il montre le sang. Si vous n'êtes pas vierge, s'il n'y a pas de sang, la femme

sentira plein de honte. Et lui voudra divorcer. Ça dépend de quelle classe elle est. Si elle est d'une classe basse, il la tuera. C'est le crime d'honneur. Chez nous, les femmes ont essayé de changer cette idée, même dans la loi. Mais rien n'a changé.

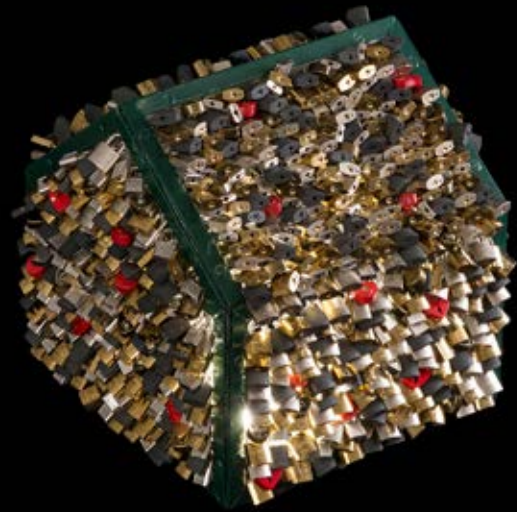
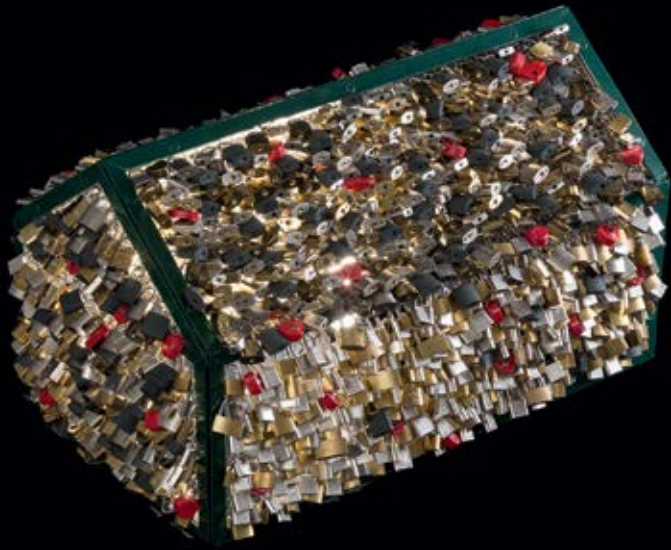
**Nesrin, tunisienne,
37 ans**

Après le mariage, le mari écrasait, tapait, insultait. La famille ne disait rien, ça lui était égal. Je racontais, je souffrais. J'avais comme une serpillère dans ma tête. J'ai souffert après le mariage. La famille avait honte que je demande le divorce. Je disais « j'ai une serpillère dans ma tête, je suis dans une chambre noire », la famille s'en fichait. J'ai demandé plusieurs fois le divorce. Je n'arrivais pas à respirer. Je me sentais triste. Quand j'étais à la maison, que j'entendais les clés dans la porte, j'avais peur. J'ai passé des années comme ça (...).

Je voulais divorcer. Je voulais en finir avec la tristesse, en finir avec la chambre noire, en finir avec la violence, en finir avec la serpillère dans ma tête. En finir. J'ai pris mes enfants et je suis partie. C'est ma vie.

** La parole directe des femmes interviewées a été respectée dans le choix des extraits présentés.*





Liste des œuvres

exposées à la Maison de l'Amérique latine

Les six photographies présentées dans l'exposition font partie de la série *La esposa esposada* (onze au total) spécialement réalisée à cette occasion.

Tirages argentiques collés sur Dibond
190 × 120 cm
2018

Chez nous (Maison-Cadenas), 2018
Acier, laiton, aluminium
40 × 31 × 31 cm

Chez nous (Maison-Cadenas), 2018
Acier, laiton, aluminium
40 × 31 × 53 cm

Contigo (Avec toi), 2018
Cadenas en faïence
8,5 × 6 × 1,5 cm et 11,5 × 5 × 1,5 cm

Hogar (Foyer), 2018
Pâte de verre
35 × 35 × 35 cm

Robe de mariée, 2018
Acier et aluminium
Hauteur 126 cm, diamètre bustier 33 cm, diamètre jupe 84 cm

La esposa esposada, création sonore de Chloé Catoire, a été réalisée pour l'exposition avec les voix des vingt-trois femmes ayant participé à ce projet. En collaboration avec Carmen Mariscal et Miguel Muzquiz.
Durée 30', 2018

Carmen Mariscal

Biographie



Photo : © Antonio Nodar

Carmen Mariscal, de nationalité mexicaine, est née en Californie en 1968. Elle vit et travaille à Paris depuis 1999. Titulaire d'un master en arts visuels de la Winchester School of Art et d'un diplôme du Central Saint Martins College of Art and Design (Londres), elle est également diplômée en histoire de l'art de l'Université Iberoamericana de Mexico.

Son travail privilégie la photographie, la vidéo et la sculpture, techniques qu'elle associe dans l'élaboration de ses installations. Par ailleurs, elle a réalisé plusieurs scénographies pour le théâtre, la dernière pour la pièce « Grito/Je crie » de la dramaturge mexicaine Ximena Escalante, au Nouveau Théâtre du 8ème à Lyon en 2016. Elle consacre principalement ses recherches aux questions liées à la condition féminine, dans ses dimensions de fragilité et d'aliénation, comme à son histoire familiale qu'elle aborde en étudiant la mémoire des objets. Elle a obtenu le premier Prix du IVe Concours National d'Installation dans son pays en 1997. Elle est l'auteure de l'installation *Le Peuple Créateur* présentée au Pavillon du Mexique à l'Exposition Universelle de Hanovre en 2000.

Elle a exposé individuellement et collectivement dans plusieurs galeries d'art et musées. Entre autres, à Mexico, le Museo de la Secretaría de Hacienda y Crédito Público ; en France, à l'Arc, Scène Nationale du Creusot ; au Luxembourg, au Musée National d'art et d'histoire ; à Saint-Pétersbourg, au Palais Ioussouпов de la Moïka; en Espagne, à la Fundación Villa Casas, Torroella de Montgrí.

Je tiens à remercier chaleureusement les vingt-trois femmes qui ont participé au projet La esposa esposada et témoigné librement de leur situation actuelle : Assia, Brenda, Justine, Karima, Lina, Sarah, Sophie et celles qui n'ont pas souhaité dévoiler leurs noms. Leur générosité et leur disponibilité dans cette périlleuse aventure m'ont profondément touchée. Mes remerciements vont également aux Associations qui m'ont ouvert leur porte : L'Atelier des artistes en exil, Paris. Le Palais de la Femme, Armée du Salut, Paris. Ainsi qu'un centre d'hébergement pour les femmes victimes de violence qui désire rester anonyme. Merci également à celles et ceux qui ont collaboré avec enthousiasme à ce projet : Emily Clifford, Olivier Dupif, Tristan Gauthier, Sophie Goldaniga, Epiphany Gómez, Camila Melo, Miguel Muzquiz, Megan O'Hare, Axelle Raingard, Céline Tillet, Marcel Talpan, Nina et Julien. Ainsi qu'à Alexander, Julian, Maria et Charlotte pour leur patience et leur soutien permanent. Carmen Mariscal.

Ce catalogue est publié à l'occasion de l'exposition *La esposa esposada, L'épouse menottée* présentée à la Maison de l'Amérique latine, Paris du 12 octobre au 20 décembre 2018

Commissaire
Christine Frérot

Coordination
Anne Husson
Dolores Ludger
Amandine Loayza-Desfontaines

Maison de l'Amérique latine
Alain Rouquié, président
François Vitrani, directeur général
Anne Husson, directrice culturelle
Evelyne Lévy, adjointe à la directrice culturelle
Dolores Ludger, coordinatrice culturelle

Service de presse
Anne Samson Communications
Morgane Barraud

Textes
Christine Frérot
François Vitrani

Graphisme
César Jara

Signalétique
Duograph

Montage et régie technique
Entreprise del Castillo - Paris

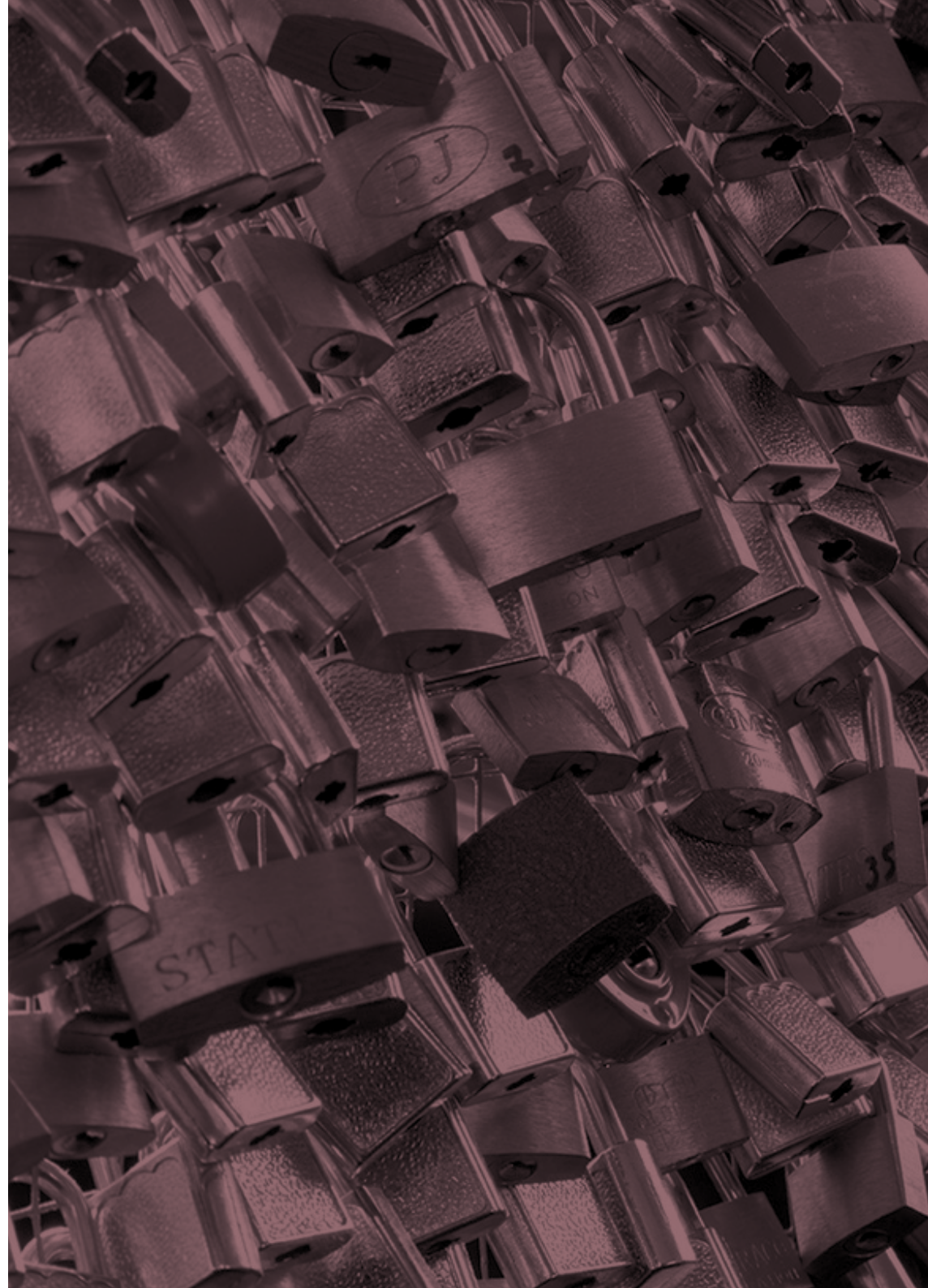
Impression tirages
Traphot

Photographies :
@DupifPhoto, Paris
@Carmen Mariscal (avec Tristan Gauthier)

Accrochage
Nicolas Muller

Remerciements particuliers à Carmen Mariscal.

ISBN-13 978-2-905700-50-6



MAISON



AMERIQUE
LATINE